

*Bulletin de Liaison*

Centre  
Pedro-Arrupe

IHS

Vol IX , no 1

Avril 2004

25 gourdes

## **Table des matières**

- *Le triomphe de la croix*  
par **Donald MALDARI s.j.**.....page 1
- *Au temps des persécutions de l’Eglise :  
Commentaire critique du martyre  
de Perpétue et Félicité*  
par **Kénel SÉNATUS s.j.**.....page 6
- *Le récit du côté transpercé  
de Jésus. (Jn 19, 31-37)*  
par **André CHARBONNEAU s.j.**..... page 13

### ***Conseil de rédaction***

André Charbonneau s.j.  
Donald Maldari s.j.  
Gilles Beauchemin s.j.

### ***Rédaction***

Centre Pedro-Arrupe,  
CP 1710  
HT 6110 Port-au-Prince, Haïti (W.I.)  
Téléphone: (509) 245-3132

## Le triomphe de la croix

par Donald Maldari s.j.  
Le Moyne College, Syracuse, USA

De ce temps-ci, les nouvelles sont assez mauvaises. Le cri des injustices qui abondent s'élève jusqu'au ciel et nous ressentons une profonde frustration de ne pas pouvoir faire grand chose pour y remédier. Pendant que le carnage continue, notre combat contre l'injustice semble un effort dérisoire. Il nous vient à l'esprit de nous demander: "Où est notre Dieu ?" Mais dans mon désarroi au milieu de cette cacophonie, j'entends une voix qui me reconforte. Elle me vient de mon enfance et elle s'est faite plus forte à mesure que je grandissais: "Nous t'adorons, Ô Christ, et nous te bénissons, parce que tu as sauvé le monde par ta sainte croix". C'est une évidence que le monde a besoin d'une rédemption: nos seuls efforts n'arrivent pas à résoudre nos problèmes. Pour sortir du chaos qui accable notre monde, le don gratuit de la rédemption est la seule issue. Mais que veulent dire ces mots que j'ai tirés de la liturgie du Chemin de la Croix, lorsqu'on tente de les appliquer en dehors du contexte liturgique? Comment la croix du Christ peut-elle sauver le monde?

Bien que le rôle de la croix dans le salut du monde soit essentiel, il n'est pas facile d'expliquer comment elle parvient à cette fin. Les explications traditionnelles invoquaient la nécessité de payer une rançon au Père, l'idée de sacrifice et l'accomplissement de la volonté du Père. Tout en étant vraies, ces raisons étaient susceptibles d'être mal interprétées, et même de devenir l'objet d'un scandale ou de faire perdre à la croix sa signification dans le salut du monde. Que le Père exige le sacrifice de son Fils dans une mort affreuse pour sauver le monde apparaît comme quelque chose de scandaleux. Quel parent digne de ce nom peut exiger la mort de son enfant comme condition pour corriger une situation fâcheuse, même quand il s'agit de restaurer l'univers? Voilà une question que les gens se posent. Laisser une fausse image de Dieu se développer peut conduire les gens à rejeter la foi chrétienne elle-même.

Il existe une autre façon de priver la foi de son pouvoir salvateur: elle consiste à en fausser la compréhension d'une manière peut-être plus pernicieuse encore. Les catholiques ont appris depuis Vatican II à contempler en Dieu un Père aimant qui favorise la justice et la paix. Leur Église n'encourage plus la tendance néo-janséniste à considérer la souffrance comme le moyen par excellence d'engranger des mérites. En conséquence, les chrétiens d'après Vatican II se sont libérés de la fausse compréhension de l'ascétisme que l'on peut formuler de la façon suivante: "il n'y a pas de mérite sans souffrance." Malheureusement, on est allé trop loin en voulant éliminer complètement la souffrance de l'expérience chrétienne. Après Vatican II, une certaine spiritualité catholique aux accents populaires a remplacé les chaînes et les fouets, ainsi que la croix, par la doctrine de l'ennéagramme et par une thérapie du massage pour chercher et trouver le bonheur dans le Royaume de Dieu. La croix s'en trouve affaiblie et édulcorée. Elle cesse d'être une source d'inspiration. Elle perd son pouvoir rédempteur.

Le rejet d'une spiritualité qui attribue du mérite à la souffrance est tout à fait recommandable. Cependant, si cela conduit à rejeter, ou à seulement ignorer le mystère de la croix, il s'agit d'un désastre. On risque toujours de rencontrer des obstacles dans la recherche de la paix que procure le Royaume de Dieu. La poursuite de la paix au nom du Royaume de Dieu peut

facilement dégénérer en une poursuite de la paix tout court, avec ou sans la motivation du Règne de Dieu. Souvent, ce qui caractérise la publicité en faveur des retraites et des programmes de renouveau spirituel se résume en une invitation à l'estime de soi et à l'autonomie personnelle. Une bonne partie de la musique liturgique catholique ne vise qu'à rassurer et à apaiser; il est rare qu'elle ose présenter des défis à relever.

Sans doute la paix et l'estime de soi sont-elles des valeurs positives, mais ce qui caractérise la spiritualité chrétienne est une relation chaleureuse, aimante et dynamique avec Dieu. Cette relation se traduit nécessairement dans la poursuite des bonnes oeuvres et dans le combat contre l'injustice pour l'établissement du Royaume de Dieu. La poursuite du Règne de Dieu engendre la consolation en nous, mais ce n'est pas son but. De plus, la consolation spirituelle authentique peut comporter de la peine dans ce monde pécheur dans lequel nous vivons. Il n'y a pas de consolation sans "sacrifice" et il n'y a pas de sacrifice qui ne cause pas une certaine peine.

Dans notre langage actuel, le mot "sacrifice" en est venu à signifier "donner quelque chose". Il est bon de rappeler qu'à l'origine, le mot signifiait "rendre saint", comme nous l'apprend l'étymologie des mots latins "sacrum" (saint) et "facere" (faire) qui ont conduit à la formation du mot "sacrifice". La tradition chrétienne assume le fait que la sanctification implique le don de quelque chose. La croix du Christ a été son ultime sacrifice. Elle est l'expression du don parfait de lui-même. Ce fut l'expression ultime de son amour pour nous. Pour Jésus, éviter de mourir sur la croix aurait signifié renoncer à l'amour qui était la raison d'être de sa vie et de son oeuvre. Il a été exécuté parce qu'il a refusé de mettre fin à son amour pour nous. Il a défié jusqu'au bout le status quo du monde. Il a refusé de s'arrêter en chemin. Il semble avoir compris que la mission de sa vie était d'aimer sans limite. Au jardin de l'agonie, la veille de son exécution, il a rejeté tout compromis avec sa mission. Précédemment, il avait dû défendre son engagement à l'amour sans possibilité de compromis. Selon Marc 8,31-33, la suggestion fut faite par nul autre que Pierre que Jésus avait le pouvoir d'accomplir sa mission et de sauver le monde sans passer par la souffrance: une proposition très alléchante aux yeux de Pierre. Mais Jésus découvre le mensonge dans cette proposition du séducteur et il la rejette en termes catégoriques. Il ne voit en elle qu'un raisonnement humain opposé à la sagesse divine. Son amour triomphe du mal. Son refus d'imposer des limites à son amour, son sacrifice sont à l'origine de son triomphe sur la croix. Il n'y a pas de trace d'égoïsme ni de centration sur soi dans son amour. La croix du Christ sauve le monde parce qu'elle révèle un amour qui brille dans l'obscurité, une obscurité qui ne peut rien contre cette lumière. Cet amour a le pouvoir de réconcilier toutes choses et d'instaurer la paix qui caractérise la vie des personnes divines au sein de la Trinité.

Dans son oeuvre intitulée *Agape and Eros*, le théologien luthérien Anders Nygren apporte une contribution importante à notre compréhension de l'"amour". Eros est une forme d'amour toujours caractérisée d'une façon ou d'une autre par l'égoïsme ou l'égoïsme. C'est la recherche du bien pour soi. Ce mot n'apparaît jamais dans le Nouveau Testament. Agapè désigne une forme d'amour désintéressé et totalement libéré des préoccupations égocentriques. C'est une recherche du bien pour lui-même, qui est cependant sans mépris pour la poursuite du bien personnel. C'est cette forme d'amour qui constitue Dieu en lui-même, selon la première Lettre de saint Jean, et qui convient à l'être humain. Cette forme d'amour comble les attentes de l'être humain, sans que cela soit l'objectif qu'il poursuit. Dans son épître aux Philippiens, Paul nous exhorte à faire nôtre l'Agapè du Christ et à rejeter Eros. Il s'agit de l'hymne christologique du chapitre II:

*"Ne faites rien par rivalité, rien par gloire, mais, avec humilité, considérez les autres comme supérieurs à vous.  
 Que chacun ne regarde pas à soi seulement, mais aussi aux autres.  
 Comportez-vous ainsi entre vous, comme on le fait en Jésus Christ.  
 Lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu.  
 Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes et reconnu à son aspect comme un homme,  
 il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix.  
 C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom,  
 afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus Christ à la gloire de Dieu le Père."*

L'Agapè pratiqué par Jésus l'a conduit inexorablement à la croix, mais, d'une façon aussi inexorable à la Résurrection et à l'Ascension. Jésus a été l'incarnation même de l'Agapè. Toute sa vie est caractérisée par l'amour désintéressé. Il a vécu pour accomplir la volonté de son Père de se réconcilier le monde. Il a aimé le monde comme son Père lui-même l'aime, sans égoïsme, sans souci pour soi. L'amour mutuel et parfait qui le lie à son Père était son inspiration. Rien ne pouvait mettre fin à son amour, pas même la perte de sa paix et de sa tranquillité, car ni la paix, ni la tranquillité n'étaient son but. Son but était l'accomplissement de la volonté de son père: sanctifier le monde par l'effet de son amour. Le chaos de notre monde provient de l'amour "Eros " dont la caractéristique est l'égoïsme, la poursuite des " intérêts nationaux ", la compétition, l'étroitesse des horizons territoriaux, la poursuite effrénée de la sécurité, le désir de tout contrôler, ainsi que la recherche du plaisir. Cette forme d'amour ne peut pas soupçonner ce que peuvent être la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de l'amour de Dieu, de l'Agapè incarné dans la personne de Jésus. Pour faire l'expérience de l'Agapè, il faut connaître une véritable conversion, qui permet d'accéder à une vie caractérisée par l'altruisme, l'adoption d'une approche humanitaire de coopération, d'hospitalité, de vulnérabilité aux besoins des autres pour la justice. Cette conversion ne se produit pas sans connaître les douleurs de l'enfantement: il faut accepter de mourir à une vie ancienne où nous connaissons une brisure, avant de renaître à une vie nouvelle qui nous permet de retrouver notre intégrité. Il faut aussi avoir le courage de vivre cette forme d'amour dans un monde marqué par le chaos et la cacophonie.

Comme Jésus en a prévenu ses disciples à la veille de subir sa passion, ce n'est pas une paix comme le monde l'imagine que le Christ lègue au monde. Il n'y a pas moyen d'éviter que le coeur aimant de Marie, ainsi que le coeur de tous ceux qui aiment vraiment soient percés d'une lance, à moins de renoncer à l'agapè. "Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive" (Mt. 10,39) prévient Jésus en annonçant son intention de mettre fin au statu quo. La paix pour laquelle les chrétiens prient implique l'union à Dieu et un changement profond de notre manière de vivre. Par contre, la paix recherchée pour elle-même cache une attitude égoïste et un certain hédonisme.

L'histoire du monde s'identifie à l'histoire du salut. C'est l'aventure de l'agapè de Dieu chassant les ténèbres du péché, de la souffrance, de la confusion, du meurtre, de l'injustice et opérant la réconciliation de la création dans une communion d'amour avec Dieu. C'est l'histoire de

l'invitation adressée à l'humanité par Dieu de travailler avec Lui à l'établissement du Royaume. Si nous choisissons de répondre à cette invitation et d'être partie prenante de cette histoire, écartons toute illusion : l'amour agapé est la seule façon de sauver le monde et, à cause du péché dans notre monde, cette forme d'amour conduit directement à la croix. Thérèse de Lisieux a enseigné "la petite voie" de la croix, une spiritualité à la portée de tous. Comme cela s'est produit pour la croix, on a souvent tenté d'enjoliver Thérèse et sa spiritualité. Au moment de sa mort à 24 ans, suite à une tuberculose, ses soeurs Carmélites ont tenté d'interpréter à leur façon un peu romantique sa spiritualité; après sa mort, elles ont modifié ses écrits pour les rendre plus attrayants. Mais le mot "attrayant" ne convient nullement pour décrire Thérèse ou son expérience. En union avec l'amour du Christ et par amour pour Lui, elle a vécu et agi par amour, en étant pleinement consciente que cet amour la conduisait à la croix, sans aucun romantisme, dans une souffrance parfois injuste et cachée. Son amour du Christ a comporté une profonde souffrance spirituelle et corporelle. Avant que ne commence sa tuberculose, Thérèse était déjà en communion avec ceux qui font l'expérience de l'absence de Dieu dans leur vie, afin de les aider à faire l'expérience de son amour. Elle désirait que tous puissent faire l'expérience de sa communion d'amour avec le Christ. Elle vécut l'expérience de ceux qui ne connaissent pas l'amour de Dieu pour pouvoir leur révéler cet amour. Quelques mois avant sa mort, elle tenta de corriger l'interprétation romantique de sa maladie que ses soeurs soutenaient: "Vous voulez savoir si j'ai hâte d'aller au paradis? Oui, si c'était là que je m'en allais, mais ... ce n'est pas sur la maladie que je compte; c'est un processus trop lent. Je m'appuie seulement sur l'amour. Demandez au Seigneur que toutes les prières qui se font pour moi servent à intensifier le feu qui me consume." À l'exemple du Christ sur la croix, elle se sentit abandonnée de Dieu, mais n'a jamais cru qu'elle était abandonnée. Juste avant d'expirer, elle regarda son crucifix et dit: "Oh! je vous aime ". Son union avec le crucifié lui a fait partager sa victoire sur le mal.

Ignace de Loyola, qui est moins porté vers les enjolivements romantiques, invite les gens à se prêter à des exercices spirituels qui leur permettent de comprendre avec leur coeur que la seule façon d'échapper aux chaînes du péché est la miséricorde infinie de Dieu. Cette miséricorde se manifeste de la façon la plus évidente dans l'amour du Christ crucifié. Dans ses Exercices spirituels, Ignace invite instamment les fidèles à accepter l'invitation que leur fait le Christ de l'accompagner, d'entrer dans sa vie en développant l'amour pour sa personne, de conformer leur vie à celle de Jésus "en désirant et choisissant la pauvreté avec le Christ pauvre plutôt que la richesse; les insultes avec le Christ chargé d'opprobres, plutôt que les honneurs; d'être compté pour rien et pour un fou pour le Christ, plutôt que d'être l'objet de l'estime des autres et d'être considéré comme un homme sage et prudent en ce monde. Car c'est ainsi que le Christ a été traité avant moi" (Exercices spirituels, no 167). Leur communion avec lui dans l'amour les conduira à la croix et à la résurrection.

Les différentes activités dans lesquelles nous sommes engagés pour collaborer à l'oeuvre incessante du salut sont d'une importance capitale pour plusieurs raisons. Tout d'abord, elles peuvent certainement s'avérer fructueuses. Mais même si elles ne portent pas de fruit, si elles sont contrecarrées ou ignorées ou même méprisées, elles auront été malgré tout des oeuvres marquées par l'amour. Elles auront été une participation à la croix du Christ, par laquelle le Christ sauve le monde.

1419 Salt Springs Rd.  
Syracuse, N.Y. 13214  
USA  
[maldardc@lemoyne.edu](mailto:maldardc@lemoyne.edu)  
Traduction : Yves Bégin s.j.

## **Au temps des persécutions de l'Église : Commentaire critique du martyre de Perpétue et Félicité**

par Kénel SÉNATUS s.j.  
Centre Sèvres, Paris

### **Introduction**

Le thème de la persécution des chrétiens remonte aux origines du christianisme. Si pour les autorités de l'État romain, il s'agissait de simples mesures ponctuelles visant à maintenir l'ordre public troublé par les chrétiens, ceux-ci n'y ont vu que des actes par lesquels leurs adversaires, de toute provenance, spécialement les magistrats, les procureurs et les dignitaires de l'empire, manifestèrent la volonté délibérée de réprimer, voire d'éliminer le christianisme en frappant depuis les individus, les communautés jusqu'à l'Église dans son ensemble. Au début du III<sup>e</sup> siècle, sous l'empereur Septime Sévère, deux jeunes pieuses chrétiennes, Perpétue et Félicité, furent frappées par des actes de violence aboutissant à leur martyre. Peut-on considérer que leur exécution est la conséquence directe des persécutions systématiques de l'État romain à l'encontre des chrétiens ? Ou bien s'agit-il tout simplement d'un cas isolé, bien particulier, qui se produit en dehors de toute situation de persécution ou de violence structurelle, délibérée et généralisée par rapport aux chrétiens ? Ce sont autant de questions qui exigent de notre part de passer en revue, très succinctement, le rapport Église-État ou pour mieux dire, la politique de l'empire (depuis Néron jusqu'à Septime Sévère) vis-à-vis des chrétiens. Ceci nous permettra de comprendre mieux et d'apprécier, par la suite, le déroulement des faits du martyre de Perpétue et Félicité.

### **I. Contexte politique de la persécution des chrétiens dans les premiers siècles :**

C'est vrai que le christianisme, depuis ses origines, avait connu des moments difficiles ; cependant, les actes de persécution des chrétiens commandités par l'État romain ne débutèrent qu'avec **Néron vers l'an 64**. Tout a commencé après l'incendie de Rome qui avait ravagé la ville durant neuf jours au cours du mois de juillet. Bien que le bruit courût que l'empereur était impliqué dans l'affaire et qu'il avait ordonné l'incendie en vue de la réalisation de ses projets d'urbanisme, il fallait trouver un bouc émissaire non-intouchable, et dépourvu d'immunité ; c'est ainsi que le désastre avait été imputé à tort aux chrétiens. Ce fut le début et la cause occasionnelle du malheur qui les attendait.

En effet, les chrétiens furent officiellement poursuivis en tant qu'incendiaires. Cependant, même s'il s'agit d'un prétexte, l'historien Tacite nous rapporte que, dans l'atmosphère d'attente eschatologique, il est plausible que les chrétiens aient vu dans l'incendie de Rome un signe de fin des temps et qu'ils s'en soient réjouis ou qu'ils en aient profité pour un prosélytisme intense. Ce qui suffirait pour attirer sur eux les accusations violentes et déchaînées de l'opinion publique. D'une manière générale, les griefs qui leur étaient reprochés pouvaient se résumer ainsi : crime d'incendie, haine du genre humain. Quelques temps après, les chefs d'accusation s'amplifièrent. On disait qu'ils pratiquaient un rituel infanticide suivi d'anthropophagie, qu'ils se livraient à des débauches collectives et même à l'inceste, et qu'ils s'adonnaient à la superstition. Toutes ces accusations n'ont été qu'une mésinterprétation des rites chrétiens, tels que l'eucharistie, les

réunions nocturnes, le baiser de paix, etc.. Tertullien fait mention d'une loi de Néron dans son traité *Aux Nations* stipulant qu'il n'est pas permis d'être chrétien. Pour sa part, A. Giovannini propose qu'au lieu d'un Edit de l'empereur, c'est le Sénat de Rome qui aurait pris une mesure législative sous le règne Néron. Parmi les victimes de la persécution à cette époque se trouvent les apôtres Pierre et Paul.

**Sous Domitien (81-96)**, les historiens de l'Église ne retiennent pas une situation de persécution farouche vis-à-vis des chrétiens. Il y a lieu de parler seulement de quelques cas de poursuites, sans qu'une responsabilité personnelle et déterminée de l'empereur ne soit engagée.

**Le règne de Trajan (98-117)** est surtout connu, en termes de persécution, pour la fameuse Lettre de Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie adressée vers 112 à l'empereur. Ce document atteste clairement l'existence de poursuites contre les chrétiens ; il nous renseigne sur la procédure légale utilisée contre eux, et même sur le fondement juridique de ces poursuites (cf. PLINE le J., Lettres X, 96 et 97, trad. M. Durry, CUF, 1959, p.73-75). La réponse de Trajan à Pline a adouci un peu la sévérité des mesures de Pline : « Il n'y a pas à les poursuivre d'office, mais s'ils sont dénoncés et convaincus, ils doivent être punis et, les renégats seront remis en liberté ». Ce fut à cette époque que l'évêque de Jérusalem, Siméon, un parent du Seigneur, âgé de 120 ans fut crucifié et celui d'Antioche, Ignace, fut jeté aux bêtes sauvages (fauves) à Rome. Malgré cela, les persécutions n'ont été que sporadiques et aléatoires, et les communautés ont pu vivre et se développer en paix.

Pourvu que soient crédibles les sources de Bihlmeyer C. et Tuchle C. (1962, p.119-120), on peut retenir que les deux empereurs qui succédèrent à Trajan se montrèrent personnellement plus bienveillants. Par des décrets, ils protégèrent les chrétiens contre les excès et la colère populaires si fréquents en Grèce et en Asie Mineure. **L'empereur Hadrien (117-138)** allait jusqu'à demander au proconsul Minucius d'appliquer des peines sévères à tous ceux qui dénonçaient par calomnie les chrétiens. L'attitude de **Antonin le Pieux (138-161)** ne fut pas différente. Cependant, les persécutions, malgré tout, ne s'arrêtèrent pas et les chrétiens eurent beaucoup à souffrir. Le martyre du pape Télesphore (vers 136) date de l'époque de Hadrien, et celui de Ptolémée et de Polycarpe, évêque de Smyrne, eut lieu sous Antonin.

Quant à **Marc Aurèle (161-180)**, son règne débuta au milieu de grandes calamités : l'effroyable épidémie de peste, la famine et la menace irrépressible des frontières par les barbares ravageaient l'empire. Au cœur de ce désarroi, les chrétiens furent ciblés comme cause de tout le malheur qui frappait l'empire. Et, c'est ainsi que l'on assista à une forte recrudescence des persécutions. En conséquence, en maints endroits, le peuple s'en prenait aux chrétiens et les pillait. A dire vrai, il n'y eut pas d'édit de persécution proprement dit; cependant, bien connu était un rescrit impérial daté de 176, en vertu duquel, étaient menacés de l'exil les nobles et de mort les gens du commun, au cas d'excitation du peuple par l'introduction de religions nouvelles. Parmi les martyrs, on peut citer l'apologiste Justin et ses compagnons ; Pothin, évêque de Lyon âgé de plus de 90 ans ; le diacre Sanctus de Vienne, la jeune esclave Blandine et le jeune Pontique (Eusèbe, V, 1-2) ; Publius, évêque d'Athènes et Sagaris, évêque de Laodicée (Eusèbe, IV, 23, 2 ; 26,3).

**Le règne de Commode** a été marqué d'une période de paix pour les chrétiens d'après plusieurs historiens (Maraval, 1992, p.45). Ce changement d'attitude de la part des autorités était dû en partie à l'inéluctable évolution du christianisme et principalement à l'influence que Marcia, la concubine de l'empereur, peut-être chrétienne, exerça sur lui en faveur des chrétiens. Toutefois, des cas de persécutions sporadiques sont connus tant en Afrique du Nord, qu'à Rome, en Asie ou

en Cappadoce, et on constata que les règles posées par Trajan continuèrent d'y être appliquées. Ce qui signifie que la situation légale des chrétiens n'a pas encore été modifiée.

**Septime Sévère, empereur africain (193-211):** pendant les premières années du règne de cet empereur, les chrétiens continuaient de jouir de la politique de tolérance qui était déjà pratiquée par Commode. Cependant, après quelque temps, il modifia son attitude, irrité par des soulèvements juifs et rendu sans doute méfiant à cause du nombre croissant de chrétiens dans les classes élevées. Certains historiens ont rapporté qu'avec cet empereur s'ouvre une période nouvelle dans les rapports entre l'Église et l'État romain. Sous les Antonins, la question chrétienne avait été réglée dans le cadre de l'administration provinciale, par les gouverneurs sollicités par des événements locaux nés de l'hostilité populaire. Cependant, le régime de Sévère, selon les recherches de C. Munier (1979, p.242), préfigura ce qui va advenir dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, où l'on verra des empereurs organiser des poursuites générales, en fonction d'une politique délibérément répressive. Que l'on admette ou non l'existence de "*l'édit de Septime Sévère*" interdisant le prosélytisme juif et chrétien, force est de constater une flambée de persécutions dans beaucoup de régions de l'empire, telles que : Egypte, Cappadoce et Carthage, ville où sont martyrisées Perpétue et Félicité, martyres qui occuperont notre attention dans les paragraphes qui suivront.

## II. Faits et commentaire de l'exécution de Perpétue et Félicité

Bien des historiens à l'instar de Maraval (1992, p.59) expliquent la condamnation de Perpétue et Félicité en la liant à l'hostilité populaire contre les chrétiens lors des manifestations publiques organisées à l'occasion de la célébration festive marquant le dixième anniversaire de l'avènement de l'empereur Septime Sévère. C'est alors que les chrétiens furent accusés d'être indifférents à ces célébrations, car ils ne participèrent pas aux vœux publics en l'honneur de l'empereur et ne sacrifièrent pas pour son salut et son bonheur. Comme conséquence de leur attitude, ils furent dénoncés et, par la suite, on leur appliqua les règles de Trajan.

En effet, si le prétexte de l'arrestation de ces deux femmes a été le fait de bouder tout type de participation au culte impérial, toutefois leur condamnation s'explique par le maintien renforcé et soutenu de leur confession et leur conviction chrétiennes. D'ailleurs, l'interrogatoire de Perpétue et l'intervention infructueuse de son père pour obtenir d'elle un changement d'avis en sont un témoignage assez éloquent. Autrement dit, elle aurait été libérée si elle avait accepté de renier sa foi chrétienne en sacrifiant pour l'empereur. Cependant, pour une cause aussi noble que la foi, elle ne recula pas devant la mort qui lui était réservée; sachant bien discerner ces paroles du Christ : "*Celui qui aime sa vie plus que moi la perdra pour toujours, mais celui qui donne sa vie à cause de moi, aura la vie éternelle*". Voici le récit de la condamnation (Baudot, 1941, p.135 / Maraval, 1992, p.59):

"... On nous emmena soudain pour l'interrogatoire. Nous arrivâmes au forum. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins et il y eut une foule immense. Nous étions montés sur l'estrade. Mes compagnons, interrogés les premiers, firent leur confession de foi. Quand arriva mon tour, mon père se trouva présent avec mon fils. Il me tira de l'escalier en suppliant : Aie pitié de ton fils ! Hilarius, le procureur qui exerçait alors le droit de haute justice criminelle depuis la mort du proconsul Minucius Timinianus, me dit : Épargne les cheveux blancs de ton père, épargne l'âge tendre de ton fils ; sacrifie pour le salut des empereurs. Je réponds : Je ne le ferai pas. Hilarius demanda : Es-tu chrétienne ?

Je répondis : Je le suis. Comme mon père était monté près de moi pour m'ébranler, il fut expulsé sur l'ordre de Hilarianus et frappé d'un coup de verge. Je ressentis le coup porté à mon père comme si je l'avais moi-même reçu. J'avais de la peine pour sa vieillesse malheureuse. Alors fut portée la sentence et nous fûmes tous condamnés aux bêtes. Tout joyeux, nous redescendîmes au cachot."

Ainsi, Perpétue et ses compagnons furent mis à mort lors des fêtes qui accompagnèrent le cinquième anniversaire de l'accession de Gita, un des fils de l'empereur Septime Sévère, au titre de César.

L'histoire nous présente Vivia Perpétue (cfr. J. Bernardi, 1987, p.75 / Daniel-Rops, 1948, p.419) comme une jeune femme de 22 ans, née d'une famille distinguée. Elle reçut une excellente et brillante éducation ; elle avait fait un beau mariage et fut mère d'un bébé qu'elle allaita. Elle eut deux frères, dont un catéchumène. L'autre femme, Félicité, était une esclave, enceinte au moment de son arrestation, elle finira par accoucher en prison avant son exécution. Avec elles, étaient aussi condamnés et mis à exécution un groupe de catéchumènes : l'esclave, Revocatus ; les deux jeunes gens, Saturninus et Segundulus ; et le catéchiste, Saturus, qui les avait guidés dans la foi chrétienne.

Perpétue était une femme d'une résistance spirituelle vraiment incroyable. La force d'âme qu'elle possédait était comparable à celle de n'importe quel grand saint notoire dans l'histoire de l'Église. Il s'agit d'une âme dont les convictions et l'identité chrétiennes passent avant n'importe quoi. Cette âme ne fléchit ni devant les sentiments qu'elle a pour son père qui intervenait auprès d'elle pour obtenir qu'elle changeât d'avis, ni devant l'amour qu'elle a pour son bébé en âge d'allaitement, encore moins devant les menaces de supplices épouvantables qui la guettaient. Dans la prison, c'est Perpétue qui servait d'exemple pour les autres et qui les encourageait à être fermes dans leur foi chrétienne, car la cause de leur condamnation, il n'y en a pas de plus noble.

Ce qui vivait l'âme de cette jeune femme, c'était la richesse de sa vie spirituelle et sa profonde relation avec Dieu. Avec le saint catéchiste Saturus, elle poursuivit une sorte d'émulation mystique. En ce cul de basse-fosse où ils furent détenus, ils expérimentaient très fréquemment la présence de Dieu et le souffle de l'Esprit. En maintes occasions, ces âmes d'élection ont été transportées par l'extase et enveloppées par des visions à grandes images où la hantise du destin qui les guettait, pouvait s'unir à l'espoir indestructible du tout proche Paradis et du salut. Se basant sur une de ses visions, la passion de Perpétue est décrite comme un combat avec le diable représenté par un dragon.

" Je priai donc et je vis ceci : une échelle d'airain d'une hauteur extraordinaire montait jusqu'au ciel si étroite qu'on y pouvait monter seulement un à un, et dont les montants étaient hérissés de glaives, de crocs et de lances. (...) Saturus la gravit le premier (...); il parvint au sommet de l'échelle et se retourna vers moi en disant : Perpétue, je t'attends, mais prends garde que le dragon couché au pied de l'échelle ne te morde. Il ne me fera aucun mal au nom de Jésus-Christ, répondit la jeune femme. Dessous l'échelle, comme s'il me craignait, il dressa lentement la tête ; mais moi, je fis comme si je voulais gravir le premier échelon, lui écrasai la tête et montai ".

Une autre fois, ce fut une scène eschatologique ayant pour modèle la liturgie eucharistique qui faisait l'objet de sa vision.

"Je vis un immense jardin. Au milieu était un homme aux cheveux blancs, vêtu comme un berger de haute taille, et occupé à traire des brebis. Autour de lui se tenaient des milliers de gens vêtus de blanc. Il leva la tête et m'aperçut, puis me dit : sois la bienvenue, mon enfant. Il m'appela, et du fromage qu'il faisait, il me donna une bouchée... Je la mangeai. Tous ceux qui m'entouraient disaient : amen. Au bruit de leurs voix, je me réveillai, mâchant encore je ne sais quelle douceur".

Quant à Félicité qui était à son huitième mois de gestation, elle souffrait beaucoup redoutant qu'on ne retardât son supplice et qu'ainsi elle ne se trouvât séparée de ses amis; car la loi ne permet pas d'exécuter une femme enceinte. Elle pria beaucoup et trois jours plus tard, ses prières furent exaucées. Elle enfanta une fillette. Comme les douleurs de son accouchement était grandes, elle gémissait ; et c'est alors que le geôlier de la prison lui communiquait: « Si tu te plains déjà maintenant, que sera-ce quand tu seras exposée aux bêtes ? » Sa réponse fut :

« Aujourd'hui, c'est moi qui souffre, mais alors il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi ; parce que je souffrirai pour lui ».

Perpétue et Félicité demeurent un authentique symbole de chrétiennes qui ont su résister jusqu'au dernier moment. Au jour de l'amphithéâtre, on voulait les humilier en les forçant à porter des tuniques de cérémonies païennes; elles s'indignèrent et protestèrent tant qu'on leur céda : «*Nous donnons librement notre vie pour ne pas accepter de telle chose*». Perpétue et ses compagnons furent mis à mort ou du moins donnés en spectacle au jour de l'anniversaire du César Gita.

Leur martyre eut lieu le 7 mars 203 aux arènes de Carthage. Le spectacle fut d'une atrocité si sanglante au point que Daniel-Rops le qualifie de "boucherie bestiale" (1948, p.422). C'est dans cette atmosphère que Revocatus et Saturninus furent livrés à un ours et un léopard. Pour sa part, Saturus fut jeté à un sanglier, puis à un ours; malgré tout, il a eu la vie sauve et fut emmené hors de l'arène. Quant à Perpétue et Félicité, on leur ôta leurs vêtements comme pour les insulter, et enfermées dans un filet on les exposa ainsi dans l'arène. Cependant, ce spectacle provoqua un choc émotionnel dans la foule, touchée de voir ces deux jeunes dames si délicates, dont l'une avec des seins qui laissaient dégoûter du lait, car elle relevait à peine de ses couches; alors, à cause de ce fait, on dû les rhabiller. Une vache furieuse, lancée contre elles, les renversa mais ne les tua pas. Perpétue se releva, rattacha sa robe qui s'était fendue, releva ses cheveux pour ne pas avoir l'air triste et défaite, puis apercevant sa compagne affaissée sur le sol, elle s'approcha d'elle et l'aida à se redresser. La cruauté de l'assistance fut pour un temps vaincue : on les fit sortir par la porte des vivants (*Sana Vivaria*). Félicité s'était évanouie et ne se rendait pas compte de ce qui se passait. Au bout d'un instant, la foule, se ravisant, demanda que tous les martyrs fussent ramenés au milieu de l'amphithéâtre. Après s'être embrassés pour sceller leur martyre par le baiser de paix, chacun d'eux reçut le coup mortel. D'abord, Saturus, qui était monté sur l'échelle le premier dans la vision, fut aussi le premier à rendre l'âme pour aller attendre Perpétue. Comme le dit Beaudé, P.-M. (1993, p.157-158), Perpétue put goûter la douleur cette fois. Frappée d'un coup entre les côtes, elle se mit à crier et, saisissant la main incertaine du gladiateur novice, la guida vers sa gorge. Peut-être qu'une telle femme n'aurait pas pu mourir d'une autre manière comme si l'esprit impur la craignait, il a fallu qu'elle-même y donnât son consentement.

### Conclusion

Tenant compte des questions que nous nous sommes posées au départ, notre considération de la passion de Perpétue et Félicité nous porte à avancer les conclusions suivantes :

1- Tout d'abord, la persécution de Septime Sévère fut la plus rude et la plus organisée par rapport à toutes celles qui l'ont précédée. C'est à cause de cela que bien des historiens ont affirmé que le règne de cet empereur préfigura les tourments qui frapperont les chrétiens dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle. Cependant, il faut bien reconnaître que la persécution n'a pas été générale ni systématique ; elle n'a pas revêtu le caractère d'une lutte à mort contre les chrétiens. La plupart des cas furent surtout poussés par des soulèvements populaires, tel fut le cas de Perpétue et Félicité. Il m'a paru que le procureur Hilarianus voulait les relâcher quand il demanda à Perpétue de prendre en pitié les cheveux blancs de son père et la tendre enfance de son bébé. Puisque cette femme n'était pas sous l'autorité des royautes terrestres, les paroles d'Hilarianus ne l'ébranlèrent pas. Sa réaction donna raison à ce pertinent énoncé de Tertullien: le chrétien est un étranger dans ce monde; il est citoyen de la Jérusalem céleste.

2- A mon avis, il n'est pas tout à fait vain de chercher à établir un partage des responsabilités. Qui sont les vrais coupables de cet acte malveillant à l'encontre des chrétiens? En général, c'est l'empereur qui fait la loi, mais par définition, elle reste abstraite; il revient aux gouverneurs de l'appliquer à leur manière. Ceux-ci sont souvent intimidés devant l'agitation du peuple juif et païen, avide de spectacles sanguinaires, et qui gardait une animosité notoire à l'égard des chrétiens. C'est là la clé qui explique la passion de Perpétue et Félicité. Quoiqu'il en fût, même si ce n'est pas l'empereur qui a personnellement ordonné cette crapuleuse exécution, il n'est pourtant pas injuste d'avancer qu'elle obéit, en définitive, à une politique impériale de persécution antichrétienne.

3- Les actes authentiques de Perpétue et Félicité constituent un des chefs-d'œuvre de la littérature hagiographique. Ces martyrs n'ont jamais cessé de jouer un rôle d'intercession en faveur des chrétiens, et spécialement ceux qui sont en situation de persécution (Saxer V., p.285).

-----  
 Kénel SÉNATUS s.j.  
 Centre Sèvres, Paris  
[kсенatus@hotmail.com](mailto:kсенatus@hotmail.com)

### **Bibliographie utilisée :**

- 1- BAUDOT et CHAUSSIN, Vies des saints et des Bienheureux selon l'ordre du calendrier, avec l'histoire des fêtes, t.3 Mars, Librairie Letouzey et Ané, Paris, 1941.
- 2- BEAUDE Pierre-Marie, Premiers chrétiens, premiers martyrs, Gallimard, Evreux, 1993.
- 3- BERNARDI Jean, Les premiers siècles de l'Église, les Editions du CERF, Paris, 1987.
- 4- BIHLMAYER C. et TOUCHLE H., Histoire de l'Église, t.1 l'Antiquité chrétienne, adaptée par C. Munier, Ed. Salvator Malhouse, Tournai-Casterman-Paris, 1962.
- 5- DANIEL-ROPS, L'Église des Apôtres et des Martyrs, Librairie A. Fayard, Paris, 1948.
- 6- MARAVAL Pierre, Les Persécutions durant les quatre premiers siècles du christianisme, Bibliothèque du christianisme No. 30, Desclée, Tournai et Paris, 1992.

- 7- MOREAU Jacques, Les persécutions du christianisme dans l'Empire romain, Presses Universitaires de France, Paris, 1956.
- 8- MUNIER Charles, L'Église dans l'Empire romain, II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, Église et Cité, Editions Cujas, Paris, 1979.
- 9- SAXER Victor, Morts, Martyrs, Reliques, En Afrique chrétienne aux premiers siècles, Ed. Beauchesne, Paris, 1980
- 10- STAUFFER Ethelbert, Le Christ et les Césars, Editions Alsatia, (traduction de G. Duchet-Suchaux), Paris, 1956.

## Le récit du côté transpercé de Jésus (Jn 19, 31-37)

par André Charbonneau s.j.  
Port-au-Prince, Haïti

Les récits de Jean sont à la fois d'une extrême simplicité et, en même temps, cachent, pour ceux et celles qui ne se contentent pas d'une lecture rapide, une richesse insoupçonnée. Il en va spécialement ainsi pour les événements qui se sont déroulés au Calvaire après la mort de Jésus.

À un premier niveau, le récit du côté transpercé de Jésus se comprend facilement. Comme le grand sabbat approche, le sabbat de la grande fête de Pâque, les Juifs ne veulent pas que les cadavres des trois condamnés restent en croix afin de ne pas souiller la terre d'Israël, conformément à la parole de l'Écriture qui dit: « Si un homme, coupable d'un crime capital, a été mis à mort et que tu l'aies pendu à un arbre, son cadavre ne pourra être laissé la nuit sur l'arbre; tu l'enterreras le jour même, car un pendu est une malédiction de Dieu, et tu ne rendras pas impur le sol que Yahvé ton Dieu te donne en héritage » (Dt 21, 22-23). Les soldats, donc, conformément à la demande des Juifs et à l'ordre donné par Pilate, brisent les jambes des deux condamnés qui sont suspendus à la gauche et à la droite de Jésus afin d'accélérer leur mort. Mais, fait étonnant, quand les soldats arrivent près de Jésus, le voyant déjà mort, ils prennent l'initiative de ne pas lui briser les jambes. C'est alors qu'un soldat de sa lance lui transperce le côté d'où jaillissent « du sang et de l'eau. » Voilà ce que Jean a vu.

Le récit est clair et on n'a qu'à l'accueillir. Mais on ne pourrait le considérer comme de peu d'importance: en effet, à un second niveau, cet événement revêt pour Jean un sens caché d'une grande profondeur de révélation: il y a là un mystère à contempler et à approfondir avec les yeux de la foi. On ne pourrait en rester à l'extériorité de l'événement.

### I - Un événement de grande importance

Au v. 35, la voix de Jean, le témoin, se fait entendre dans la jeune Église baignée dans la lumière du Ressuscité: « **Celui qui a vu rend témoignage - son témoignage est véritable et celui-là sait qu'il dit vrai - pour que vous aussi, vous croyiez.** » L'évangéliste veut que l'auditeur qui contemple fixe son regard avec lui sur cette scène. Le témoignage de Jean est insistant: « celui qui a vu », « rend témoignage », « véritable, vrai », « pour que vous aussi, vous croyiez ». Jean veut que le disciple qui écoute communie à son expérience.

#### Un témoin qui a vu

« Celui qui a vu » (ho heôrakôs), c'est le témoin qui parle: il a vu que les jambes de Jésus n'avaient pas été brisées et il a vu couler le sang et l'eau de son côté. Cette vision l'a saisi au point que lorsqu'il nous la raconte, plusieurs années après, elle est encore vivante en lui, elle s'est imprimée en lui, il l'a intériorisée. Ici, en effet, le « voir » de Jean est exprimé à l'aide d'un temps qu'on appelle, en grec, le parfait: il s'agit d'une action qui s'est passée autrefois, mais dont l'effet

se fait encore sentir chez le disciple témoin. Le regard de Jean est encore illuminé par le souvenir de ce qu'il a vu.

### **Le témoin rend témoignage**

Jean, le disciple, rend témoignage au sujet d'un fait passé, mais qui devra toujours être raconté et retransmis. Jean utilise, encore ici, le temps parfait (memartyrèken): la voix de Jean résonne encore dans l'Église d'aujourd'hui. Jean atteste d'abord un fait: les jambes de Jésus n'ont pas été brisées et le sang et l'eau ont jailli de son côté. Mais le témoignage porte surtout sur le sens caché que cet événement prend pour lui et pour les chrétiens de tous les temps. Tous doivent être informés de cet événement et surtout en saisir le sens.

### **Le témoin dit vrai**

Le témoignage de Jean est « véritable », il est « vrai ». Il correspond réellement à ce qu'il a vu et cet événement a une si grande importance que l'évangéliste en appelle vraisemblablement au témoignage du Seigneur lui-même afin que nous adhérons à ce qu'il a vu et à ce qu'il nous en dit: « **Celui-là** sait qu'il dit vrai » Le Ressuscité « sait » que le témoignage de Jean est vrai. Les adjectifs « véritable », « vrai » sont de la même famille que le mot « vérité » (alètheia). Chez Jean « la vérité » renvoie toujours à la révélation du Père que Jésus apporte par ses paroles et son agir. Le disciple qui regarde dans la foi la scène de la croix découvre l'ultime révélation de l'amour du Père communiqué par Jésus au moment de sa mort. C'est à cette révélation ultime que l'auditeur doit s'ouvrir.

### **Le témoin veut susciter la foi**

Tout disciple qui écoute le récit de la mort de Jésus fait par Jean, est appelé à donner une réponse de foi. Le fait que le témoin a contemplé à la croix doit devenir une expérience de foi pour celui qui écoute le récit. L'auditeur doit non seulement accueillir un fait passé, mais il doit entrer en communion avec Jean en accueillant la révélation de l'amour de Jésus dont l'événement est porteur.

## **II - Le récit du témoin réalise les Écritures**

Pour Jean, le fait que les jambes de Jésus n'ont pas été brisées et que le sang et l'eau ont coulé de son côté a tellement d'importance que, dans sa pensée, il est relié à la longue histoire du salut et en constitue l'accomplissement: « Pas un os ne lui sera brisé (Ex 12, 46; Nb 9, 12; Ps 34, 20) et « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé » (Zach 12, 10). Négliger un tel événement, c'est refuser d'entrer dans la révélation du dernier signe donné par le Jésus terrestre.

### **« Pas un os ne lui sera brisé »**

Jean, présent à la croix, suit avec attention tout ce qui s'y déroule. Intrigué par le fait que les soldats ne brisent pas les jambes de Jésus, Jean y perçoit une réalisation de l'Écriture qui dit: « Pas un os ne lui sera brisé. » L'intuition de Jean pourrait renvoyer au Ps 34, 21, où il est question du juste que Dieu protège et sauve: « Malheur sur malheur pour le juste, mais de tous Yahvé le délivre; Yahvé garde tous ses os, pas un ne sera brisé. » Le lien avec ce Ps convient bien au contexte: dans sa Passion, Jésus est le Juste par excellence qui entre victorieux dans la Gloire de

son Père. Toutefois, il semble que Jean, dans son récit de la Passion, a plutôt en tête le grand événement de la Pâque juive et que sa citation fait référence au symbolisme de l'Agneau pascal dont les os ne devaient pas être brisés (Ex 12, 46; Nb 9, 12). À plusieurs reprises, en effet, Jean nous oriente dans cette ligne d'interprétation. Dans la dernière scène du procès, celle où Jésus est proclamé Roi et où il est livré au supplice de la croix (19, 14.16), Jean indique le moment précis de ce grand événement: « C'était vers la sixième heure » (19, 14). Ce détail n'est pas sans importance puisque c'était, semble-t-il, à cette heure qu'on commençait à immoler dans le Temple les agneaux pour la fête de la Pâque. De plus, Jean revient à plusieurs reprises, dans son récit de la Passion, sur le thème de la « Pâque » (18, 28. 39) et de la « Préparation de la Pâque » (19, 14. 31. 42). Dans notre scène, Jean parle de cette « Préparation », comme la veille d'un grand jour: « Ce sabbat était un grand jour » (19, 31). Le climat du récit de la Passion selon Jean est vraiment pascal et, dans ce contexte, Jésus apparaît comme celui qui vient réaliser une figure centrale de l'histoire du salut: il est l'Agneau qui par son sang apporte la vie. Tout homme qui contemple dans la foi cet Agneau dont les os n'ont pas été brisés, saisit qu'il n'y a pas d'autres chemins pour entrer dans la vie. Ce n'est plus le sang de l'agneau de la Pâque juive qui rend libre, mais c'est le sang du Christ. C'est à cette grande révélation que la suite du récit, où il sera question du sang de Jésus, veut nous conduire.

### « Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé » (Zach 12, 10)

La parole de Dieu, prononcée par Zacharie, est maintenant réalisée. Pour Jean, le prophète invite tout disciple à regarder attentivement le côté transpercé de Jésus. Il s'agit de la contemplation amoureuse d'un événement porteur de salut pour l'humanité. Tous sont invités à poser un regard de foi sur le crucifié transpercé afin d'y trouver la vie.

**v. 34** « *mais l'un des soldats,  
de sa lance, lui perça le côté  
et il sortit aussitôt du sang et de l'eau.* »

Ici, c'est Jésus lui-même qui nous guidera. Le contenu du v. 34, en effet, n'est pas sans rapports avec une parole prononcée par Jésus pendant son ministère:

«Le dernier jour de la fête, le grand jour, Jésus, debout, s'écria:  
« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi,  
et qu'il boive, celui qui croit en moi! »  
selon le mot de l'Écriture: De son sein couleront des fleuves d'eau vive».

Il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui avaient cru en lui; car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» (Jn 7, 37-39).

Pour Jean, c'est à la croix que cette parole de Jésus se réalise. C'est à la croix que Jésus est **glorifié**, c'est là qu'Il commence à régner. Entre le texte de Jean 7, 37-39 et le récit du côté transpercé, les rapprochements sont nombreux: Le « sein » dont parle l'Écriture, c'est « le côté » transpercé de Jésus; « l'eau vive », c'est cette « eau » qui sort du côté de Jésus, symbole de l'Esprit; enfin, dans l'un et l'autre texte, on retrouve le motif de la foi: « ceux qui avaient cru en lui » (Jn 7, 38) et « pour que vous aussi, vous croyiez » (Jn 19, 35).

Le texte de Jean 7, 37-39 nous éclaire sur un point important de la foi: avec la mort de Jésus commence le temps de l'Esprit, comme Jésus l'avait promis. Mais ce que Jean a vu à la croix pousse plus loin la révélation apportée par Jésus. En effet, Jean, dans son témoignage, ne dit pas seulement: « il sortit de l'eau », mais il apporte une précision: « il sortit aussitôt du sang et de l'eau. » Pourquoi parler du « sang » alors que la parole prononcée par Jésus n'annonçait que le don de « l'eau vive »? Si Jean parle du sang, c'est que cela correspond à ce qu'il a vu. De plus, si Jean mentionne en premier lieu « le sang », c'est qu'il veut mettre ici l'accent d'abord sur « le sang ». Pour Jean, la vision du Christ en croix prolonge la parole de Jésus prononcée lors de la fête des Tentes: non seulement Jean dit que l'Esprit est donné à la croix, mais il nous dit aussi comment l'Esprit est donné, par le sang.

Pour le sémite, « le sang », c'est la vie: quand le sang coule, la vie s'en va. Mais, quand le sang coule, il y a toujours un motif. Ici, c'est la violence exercée par un soldat sur le corps de Jésus. Mais Jean y voit surtout la réalisation d'une parole de Jésus: « Nul n'a de plus grand amour que celui-ci: donner sa vie pour ses amis » (15, 13). Pour Jean, le sang (ou la vie) qui coule à l'extérieur du corps de Jésus, c'est l'extériorisation de l'amour caché à l'intérieur du « côté » de Jésus, dans l'intimité de Jésus.

Quel est le sens du rapprochement étroit entre « le sang et l'eau »? Pour Jean, il n'y a pas d'eau sans le sang. C'est la vie donnée de Jésus (le sang) qui donne la vie, c'est-à-dire l'Esprit, symbolisé par l'eau. Jésus mourant par amour ouvre l'époque de la vie selon l'Esprit. La vie selon l'Esprit tire son origine de l'amour ou de la mort de Jésus. Mort de Jésus et vie selon l'Esprit sont intimement reliées. La vie selon l'Esprit, dans les derniers temps, dans le temps de l'Église, c'est l'héritage laissé par Jésus au moment de sa mort. De même que « le sang et l'eau » que le disciple a vu couler du côté de Jésus sont inséparables, ainsi l'Esprit et Jésus sont inséparables dans la vie de l'Église. L'enseignement donné par l'Esprit est totalement tourné vers le Christ: « Mais le Paraclet, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit » (14, 26). L'Esprit n'a qu'une parole à nous rappeler, celle prononcée par Jésus.

Essayons de faire encore un autre pas dans la compréhension de la révélation. Comment comprendre la relation entre le côté de Jésus d'où sort « l'eau », symbole de l'Esprit, et la bouche de Jésus d'où sort l'Esprit au moment de sa mort: « et, inclinant la tête, il remit l'Esprit » (19, 30). C'est comme s'il y avait deux sources de l'Esprit: le côté et la bouche de Jésus. Il importe de comprendre le lien étroit qui existe entre le côté et la bouche de Jésus en tant que source de l'Esprit.

La soif de Jésus peut nous aider à comprendre cette relation. Au moment de sa mort, Jésus est tourmenté par une grande soif et il l'exprime ouvertement: « J'ai soif » (19, 28). Que dire de cette « soif » de Jésus? Jean aime utiliser dans ses récits la technique du double sens: quand Jésus dit « J'ai soif » (19, 28), il parle de sa soif physique qu'il étanche en buvant du vinaigre et, à un autre niveau, il parle de sa soif profonde qui est pleinement éteinte quand Jésus « remet l'Esprit » (19, 30). La double soif de Jésus est reliée à sa bouche: pour étancher sa soif physique, Jésus boit le vinaigre, pour étancher sa soif profonde, Jésus « remet l'Esprit ». On retrouve dans la conversation avec la Samaritaine ce double niveau de la soif. Quand Jésus dit à la Samaritaine « **donne-moi** à boire », il lui révèle en même temps qu'il y a en Lui une autre soif, celle de lui donner l'eau vive: « **il t'aurait donné** de l'eau vive » ( Jn 4, 10). Chez Jésus, la soif physique est

étanchée quand Jésus reçoit de l'eau, mais sa soif profonde est étanchée quand Il donne de « l'eau vive ». La soif de Jésus est à la fois « un recevoir » et « un donner ».

Dans ce contexte de la soif profonde de Jésus, que vient nous révéler le récit du côté transpercé? Jean veut nous révéler le lieu caché où se loge la soif profonde de Jésus. Quand le soldat perce le côté de Jésus et qu'il en sort du « sang et de l'eau », on n'assiste pas à une seconde effusion de l'Esprit, mais Jean nous conduit à la connaissance de la source profonde du don de l'Esprit: c'est de ce lieu intime, le côté de Jésus, que provient l'eau ou l'Esprit qui sort de la bouche de Jésus. La soif profonde de Jésus a sa source dans le trop plein d'amour que Jésus veut nous communiquer. La scène de l'apparition de Jésus aux disciples, le soir de Pâques, nous semble aller dans le sens de cette interprétation. Comme au moment de la mort de Jésus, l'Esprit sort par la bouche de Jésus: « Il souffla sur eux » et Jésus leur dit: « Recevez l'Esprit Saint » (20, 22). L'effusion de l'Esprit est symbolisée par le souffle qui sort de la bouche de Jésus et qui communique aux disciples l'Esprit Saint. Mais, dans cet événement, Jésus discrètement rappelle la source profonde d'où provient l'Esprit: « Il leur montra ses mains et **son côté** » (20, 20). Il n'y a pas d'Esprit sans lien avec le « côté » de Jésus.

Dans un texte johannique, on doit supposer que tous les mots ont une signification, bien qu'il ne soit pas toujours simple de préciser le sens voulu par Jean. Dans notre récit, quand Jean dit: « il sortit **aussitôt** du sang et de l'eau », que signifie l'adverbe « aussitôt »? Peut-on donner un sens à cet adverbe? Peut-être que le contexte pourrait nous guider. Dans son récit, Jean veut faire comprendre à l'auditeur que l'amour de Jésus a été poussé jusqu'au bout (Jn 13, 1). Quand Jean dit qu' « il sortit **aussitôt** du sang et de l'eau », est-ce qu'il ne voudrait pas nous laisser entendre qu'il y avait une forte pression qui, avant le coup de lance du soldat, s'exerçait à l'intérieur de Jésus, sur son côté. Le coup de lance a permis à cette trop forte pression de trouver **aussitôt** une issue vers l'extérieur pour que le témoin puisse comprendre à quel point il a été aimé.

L'auditeur doit, enfin, bien comprendre qu'il y a un lien intime qui relie le vinaigre bu par Jésus et le don de l'Esprit dont la source profonde se loge dans le « côté » de Jésus. Quand Jésus boit le vinaigre, « la coupe donnée par le Père » (Jn 18, 11), c'est toute l'ignominie de la Passion qu'Il intériorise amoureusement: la trahison de Judas, les reniements de Pierre, les insultes, les gestes violents contre sa personne et surtout la grande injustice et l'humiliation de la condamnation à la croix. Mais la Passion symbolisée par le vinaigre, qui rejoint Jésus jusque dans son être profond (son côté, son coeur), loin de briser les liens d'amitié avec ceux qui le font mourir, suscite en Lui la soif profonde de communiquer le plus grand de tous les dons, l'Esprit. On ne pourrait aller plus loin, tout est vraiment « achevé » (Jn 19, 30).

Jésus, dans son humanité, n'a pas été ébranlé par le mal qui l'envahissait et allait le détruire. Dans son coeur, un dernier combat s'est livré et il n'a brisé aucun lien amoureux avec personne. Devant la violence dont il était l'objet, il a vaincu, dans son coeur, l'instinct de destruction qui brise les liens entre les humains et il a offert à tous la possibilité de « devenir enfants de Dieu » (Jn 1, 12), en communiquant la force amoureuse de l'Esprit à ceux qui croient. Dans l'intimité de son coeur, une grande victoire a été remportée. Dans la personne de Jésus, l'amour l'a emporté sur la haine. Dans l'univers, existe maintenant, grâce à l'amour victorieux de Jésus, une force de construction qui finira par l'emporter définitivement sur le mal. L'amour est vainqueur grâce au Christ qui nous a tous aimés.

C'est ce mystère que les chrétiens ne cesseront de contempler et, la vue du mal, de la violence, de la destruction qui semble parfois vouloir l'emporter, n'ébranle pas l'espérance chrétienne ni la conviction de ceux et celles qui s'engagent dans le monde à la suite du Christ puisqu'ils savent que, dans le fond de leur coeur, a été répandu l'amour qui est dans le Christ Jésus et qui est plus fort que tous les mécanismes de mort.

On ne pourrait terminer cette réflexion sur le côté transpercé de Jésus sans rappeler une très vieille interprétation toujours vivante: la tradition de l'Église voit, en effet, dans « le sang et l'eau » les signes de l'Eucharistie et du Baptême. Du côté de Jésus sort la source de la vie divine communiquée au moment du baptême à ceux qui croient et qui entrent dans l'Église. Cette vie divine, présente chez les chrétiens, se développe et atteint sa stature adulte par la réception du sang du Seigneur aussi longtemps que durera le temps de l'attente du retour du Christ glorifié. Il s'agit ici d'une actualisation pour le temps de l'Église de ce que Jean a contemplé au moment de la mort de Jésus.

## **Conclusion**

Au début de son récit, Jean nous donnait le motif de la rupture des jambes des condamnés: les juifs ne voulaient pas que les corps des malfaiteurs rendent impure la terre d'Israël. Mais contrairement à ce que l'on pensait, c'est la mort du Crucifié qui rend tout homme véritablement pur, capable d'entrer en présence de Dieu. C'est l'amour de Jésus qui, par le don de l'Esprit, rend à l'homme toute sa dignité et lui donne cette grâce d'entrer en relation avec le Père et de tisser des liens d'amitié avec tous les humains. Le crucifié transpercé est le véritable Agneau Pascal qui apporte à l'humanité la vie, par son sang. C'est cela que le disciple a voulu révéler à l'Église afin qu'elle garde toujours vivant dans la foi le souvenir du lieu et du moment où elle est née.

-----  
André Charbonneau, s.j.  
Centre Pedro-Arrupe,  
Port-au-Prince, Haïti